Analyse de lecture suivie

Ce qui continue sans se répéter

(Se reconnaître sans se retrouver)



Lyrics & Prompt : Jeannot Scheer (2026)
Music & Vocals : SUNO AI (2026)
Booklet & Album « Ouvre-Feux » (à paraître)

[1]

Je t’ai regardée devenir
sans savoir ce qui resterait de moi.
On croit transmettre des mots, des gestes,
quelques façons de tenir debout,
mais ce qui passe vraiment
choisit souvent son propre chemin.

Je reconnais parfois une inflexion,
une manière de ne pas céder,
un regard posé sur quelqu’un
comme si le monde pouvait encore
être rendu un peu plus juste.

Et pourtant ce n’est plus moi.

C’est toi.

[REFRAIN]

Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi.

Pas une copie,
pas une trace immobile,
pas mon visage dans un autre miroir.

Quelque chose a traversé le temps
et s’est mis à vivre autrement.

Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi.

[2]

Il y a ce que l’on donne exprès :
des livres, des phrases, des conseils,
des manières de dire oui
et parfois de dire non.

Et puis il y a tout le reste,
ce qu’on laisse tomber sans le savoir,
une poussière de gestes,
des colères, des pudeurs,
une façon d’aimer sans toujours le dire.

L’enfant ramasse ce qu’il veut,
laisse le reste sur le chemin,
ajoute ses propres couleurs
et appelle cela sa vie.

[REFRAIN]

Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi.

Pas une copie,
pas une trace immobile,
pas mon visage dans un autre miroir.

Quelque chose a traversé le temps
et s’est mis à vivre autrement.

Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi.

[3]

Longtemps, peut-être, les parents
se cherchent dans leurs enfants.

Ils guettent une ressemblance,
un mot familier,
une manière de rire,
comme s’ils voulaient se rassurer
sur ce qu’ils laisseront derrière eux.

Mais la vraie transmission
commence peut-être ailleurs :

dans ce qui nous ressemble assez
pour que nous le reconnaissions,
et diffère assez

pour que nous sachions
que cela ne nous appartient plus.

[PONT]

Alors il faut apprendre
à ne pas réclamer sa part.

Ne pas dire :

« Cela vient de moi. »

Ne pas compter les ressemblances
comme on compterait des héritages.

Car ce qui a été transmis
n'est vivant
que lorsqu'il échappe.

Quand cela prend une autre voix.

Quand cela choisit d'autres chemins.
Quand cela devient quelqu'un
que l'on n'aurait jamais pu inventer.

[4]

Peut-être est-ce cela, au fond,
être père, être mère :

ne pas continuer en quelqu'un,
mais accepter que quelque chose passe,
se transforme,
se perde même parfois,

et revienne un jour
sous une forme inattendue.

Un geste.

Une phrase.

Une manière de tendre la main.

Et soudain l'on reconnaît
ce que l'on croyait disparu.

Mais cela ne revient pas.

Cela avance.

[REFRAIN FINAL]

Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi.

Et c’est peut-être cela
qui me touche le plus :

que rien ne soit resté intact,
que rien n’ait été reproduit,

et qu’au bout du chemin
je puisse reconnaître une lumière
dont je connais un peu l’origine,

sans jamais pouvoir dire :

elle est à moi.

Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi.

[CODA]

Je ne me vois pas en toi.

Et c’est très bien ainsi.

Je reconnais seulement, parfois,
dans ce que tu es devenue,

quelque chose
qui avait commencé bien avant toi,

et qui, grâce à toi,

n’est plus à moi.

octobre 2026

Analyse suivie de
« Ce qui continue sans se répéter »
Se reconnaître sans se retrouver

Ce texte explore la transmission entre générations en refusant l'idée la plus simple de l'héritage : celle d'une répétition de soi dans l'autre.

Dès le début, la transmission apparaît comme quelque chose d'incertain. Les parents pensent souvent transmettre consciemment des mots, des gestes, des valeurs ou des habitudes. Mais le poème suggère que ce qui passe réellement d'une génération à l'autre échappe en grande partie à toute maîtrise. Certains éléments demeurent, d'autres disparaissent, d'autres encore se transforment.

Le refrain formule cette idée avec beaucoup de netteté :

« Quelque chose de moi a continué
sans cesser de devenir toi. »

Le paradoxe est essentiel. Il y a bien continuité, mais il n'y a pas reproduction. Ce qui est transmis ne reste vivant qu'à condition de devenir autre.

Cette idée traverse tout le poème. L'enfant ne reçoit pas un héritage intact. Il trie, transforme, abandonne, ajoute. La belle image de « la poussière de gestes » traduit cette transmission discrète, souvent involontaire, qui passe moins par de grands principes que par des manières de vivre observées au quotidien.

Le troisième mouvement déplace encore le regard. Le texte montre combien les parents cherchent naturellement des ressemblances chez leurs enfants : une manière de rire, une attitude, une phrase familière. Mais cette quête de ressemblance est ensuite dépassée. La véritable transmission commence précisément là où l'enfant cesse d'être un reflet.

Le passage central le formule très clairement :

« dans ce qui nous ressemble assez
pour que nous le reconnaissions,
et diffère assez
pour que nous sachions
que cela ne nous appartient plus. »

C'est sans doute là que se trouve le cœur du texte.

Le bridge accentue cette idée en renonçant explicitement à toute forme d'appropriation. Le parent doit apprendre à ne pas réclamer sa part, à ne pas comptabiliser les ressemblances comme des preuves de continuité personnelle. La transmission n'est vivante que lorsqu'elle échappe à celui qui transmet.

Le quatrième mouvement ajoute une idée importante : ce qui semble perdu peut réapparaître plus tard sous une forme inattendue. Un geste, une phrase, une façon de tendre la main peuvent faire surgir une reconnaissance. Mais le poème refuse immédiatement la tentation du retour :

« Mais cela ne revient pas.
Cela avance. »

Ces deux vers sont particulièrement significatifs. La transmission n'est pas un mouvement vers le passé. Elle est un déplacement vers l'avenir.

Le refrain final reprend cette pensée avec davantage d'apaisement. Le parent reconnaît une lumière dont il connaît « un peu l'origine », mais dont il ne peut revendiquer la propriété.

La coda va encore plus loin :

« Je ne me vois pas en toi.
Et c'est très bien ainsi. »

Le texte se termine donc sur une forme de renoncement heureux. Il ne s'agit plus de chercher son propre visage dans l'enfant devenu adulte, mais de reconnaître parfois une continuité invisible, transformée, autonome.

Le sous-titre, *Se reconnaître sans se retrouver*, résume très justement cette tension.

Il est possible de reconnaître quelque chose de soi dans l'autre sans que l'autre devienne un prolongement de soi.

C'est peut-être là que réside la conception de la filiation proposée par le poème : transmettre assez pour qu'une trace demeure, mais laisser assez de liberté pour que cette trace cesse précisément d'être une trace et devienne une vie.

Et si l'on veut malgré tout savoir à qui l'auteur s'adresse plus secrètement dans ce texte, il suffit peut-être de regarder d'un peu plus près la grammaire du tout premier vers. Un simple « e » muet discret en dit plus que bien des dédicaces.

Phil Sarca